

La littérature juive contemporaine
LES FILS D'ABRAHAM :
À PROPOS DU DERNIER LIVRE DE MAREK HALTER

Isabelle OLEKHOVITCH

« Je ne connais de juifs personnellement, mais je connais leurs écrivains... » dit un personnage du dernier roman de Marek Halter, *Les Fils d'Abraham*¹.

Les écrivains juifs, en effet, ont acquis une renommée internationale et sont beaucoup dans l'image que le public se fait du peuple d'Israël. Certains d'entre eux ont même droit de cité – et droit d'être cités – dans bien des milieux évangéliques.

Parmi les plus anciens, Joseph Roth (1894-1939), de langue allemande, doit surtout sa popularité à son livre *Le Poids de la grâce* (1930)², réinterprétation moderne de l'histoire de Job.

Isaac Bastavis Singer (1904) écrit indifféremment en américain et en yiddish. Conteur touffu, issu du judaïsme d'Europe centrale, il crée un univers de prophètes illuminés et de rabbins errants. Il obtint en 1978, le Prix Nobel de littérature.

Dans un tout autre genre, le rabbin new-yorkais, Chaïm Potok, décrit des juifs américains déchirés entre le judaïsme traditionnel – sabbat, phylactères et châle de prière (*tallit* et *tefillin*), caftan et longue barbe – et les tentations du monde moderne – assimilation, perte de la Loi, perte de l'identité. Son chef d'œuvre, *L'Élu* (1967)³, raconte l'amitié tourmentée de deux jeunes juifs, le fils d'un rabbin hassidique, intégriste, et celui d'un professeur de théologie d'une Yeshiva, libéral... Chaïm Potok dit la joie de la communauté juive qui continue d'espérer malgré tout.

Cette joie de la communauté, Élie Wiesel (1928) l'ignore : il dit plutôt la solitude du juif orphelin qui pleure sa famille persécutée, assassinée... Toute son œuvre est une longue méditation sur l'holocauste. « Souviens-toi » : c'était ce que le père disait à son fils, et celui-ci à son camarade. « Ramasse les noms. Les visages. Les larmes. Si, par miracle, tu t'en sors, tâche de tout dévoiler, de ne rien omettre, de ne rien oublier. [...] Pourquoi j'écris ? Pour les arracher à l'oubli. Et aider ainsi les morts à vaincre la mort⁴. »

Pour Marek Halter aussi, le juif est le gardien de la mémoire. Son livre, justement intitulé, *La Mémoire d'Abraham* (1983)⁵ raconte l'épopée d'une famille juive, celle de l'auteur, depuis la chute de Jérusalem en 70 jusqu'à la deuxième guerre mondiale, du scribe hiérosolymite, Abraham, à l'imprimeur varsovien Abraham Halter... L'histoire se mêle au roman, une histoire cahotique, pleine de bruit et de fureur, d'espoir et de trahison, de joie et de deuil, et de persécution. Il faut lire ce livre.

La question doit être élucidée : pourquoi les protestants, les évangéliques sont-ils si sensibles à la littérature juive et au peuple juif ?

Les protestants français partagent avec les juifs la complicité de minorité opprimée, persécutée : *Ici, on a aimé les juifs*, raconte Philippe Boegner, on les a accueillis, cachés,

¹ Paris, Robert Laffont, 1989, 476 p.

² Paris, Calmann-Lévy, 1982, 272 p.

³ Paris, U.G.E., coll. 10/18. Domaine étranger 1830, 1987, 320 p.

⁴ *Paroles d'étranger*, coll. Points Civilisations 159, Paris, Seuil, 1984, p. 9 et 14.

⁵ Paris, Robert Laffont.

protégés au Chambon-sur-Lignon, ce bastion du protestantisme. La Loi de Dieu, dont les juifs sont porteurs, aussi bien que l'Évangile, dont les protestants sont les hérauts, dérange et défie les hommes. Bien des juifs s'accordent pour dire que leur peuple, parce que porteur de la Loi, porte aussi en lui-même le risque de génocide. Quant aux chrétiens, après les vaines tentatives des premiers siècles pour les éradiquer des nations, le prince de ce monde a trouvé un autre moyen : gauchir le message, le dénaturer. Et quand la Réforme a paru, les persécutions ont repris... Dragonnades ou pogroms, galères ou camps de la mort, les mêmes expériences, fussent-elles celles de nos pères, créent des fraternités.

Parce qu'il lit la Bible, et toute la Bible, le protestant a conscience que le peuple d'Israël est le peuple élu (« Le salut vient des juifs », Jn 4.22), que Dieu lui a donné sa Loi (« Les oracles de Dieu ont été confiés aux juifs », Rm 3.2) et que des promesses de Dieu à son endroit ne sont pas encore accomplies (« Tout Israël sera sauvé », Rm 11.26). Aussi voit-il dans le juif une sorte de demi-frère, avec lequel il partage une fraction de son patrimoine. Et il a plaisir à se plonger – à travers la littérature juive – dans cette partie de lui-même que le juif représente. Il s'assied volontiers – en imagination – à la table de la Pâque : il veut bien se souvenir que Dieu a fait sortir son peuple d'Égypte, puisque ce peuple, c'était aussi « nos pères » (1 Co 10.1), et que tous ces événements étaient des figures de ce qui allait venir.

Des figures, car la réalité, c'est le Christ et il ne faudrait pas céder à la tentation de croire les juifs dispensés de la foi en Jésus. Quant à la création de l'État d'Israël en 1948, je me bornerai à renvoyer à l'histoire dont on lira l'écho dans *L'Élu* de Chaïm Potok : les juifs pieux l'ont condamné – dans un premier temps, et certains la condamnent encore – car le retour dans le pays, d'après les textes bibliques, présuppose aussi le retour massif du peuple à l'Éternel ; or les artisans du nouvel État étaient des juifs incroyants, ou si peu religieux.

Il nous faut veiller à ce qu'aucun sentimentalisme ne vienne gauchir notre exégèse de la Bible. Et si notre tendresse pour les juifs menaçait de nous conduire sur cette mauvaise voie, la lecture des *Fils d'Abraham* de Marek Halter nous refroidirait quelque peu. En effet, le lecteur qui s'est passionné pour *La Mémoire d'Abraham* sera déçu par ce dernier livre qui se présente comme la suite : Dieu y est absent, ou presque.

Le narrateur part en quête de son cousin, Hugo Halter, assassiné en 1961 aux abords de Jérusalem. La famille Halter a éclaté après la deuxième guerre mondiale, un frère est médecin aux États-Unis, un autre est kibboutznik, une tante à Buenos-Aires voit sa petite-fille se lancer dans le terrorisme, et périr par le terrorisme, une cousine en U.R.S.S. s'inquiète des fréquentations de sa fille avec un tunisien aux ordres des services secrets soviétiques... Beyrouth est la plaque tournante autour de laquelle ils se rencontrent : le nœud du livre, on l'a compris, est le problème de la coexistence arabe et israélienne, problème grave s'il en fût ! Mais tous ces « fils d'Abraham », comme les appelle Marek Halter, ne sont fils d'Abraham que selon la chair...

Les sujets débattus sont de nature uniquement politique : les héros, juifs ou arabes, pratiquent détournement d'avion, action terroriste, guerres en tous genres, tandis qu'au milieu d'eux l'auteur-narrateur se démène pour provoquer en hauts lieux rencontres et dialogues. C'est un bon roman d'espionnage, rempli de bons sentiments, fleurant l'humanisme, mais nul ne se soucie du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. À peine l'un ou l'autre personnage consent-il à reconnaître, au moment de pousser son dernier soupir, qu'au fond la Bible disait vrai. C'est peu. Leur judaïsme est sécularisé. Ils continuent à célébrer les fêtes juives, comme d'autres, plus proches de nous, font leur communion solennelle ou leur confirmation. Mais on sent bien que le problème d'identité que soulève cet abandon de la foi est bien plus existentiel pour eux. Qui sont donc les fils d'Abraham ? Le juif Saul de Tarse répondait ainsi : « Reconnaissez-le : ceux qui ont la foi sont fils d'Abraham » (Ga 3.7). La foi en Jésus.